

Angelo Maria Ripellino

## Nouvelles du déluge

*traduit de l'italien par Claude Adelen*

Angelo Maria Ripellino (1923-1978), poète, essayiste, spécialiste et traducteur de littérature slave. Il a fait connaître en Italie les poésies de Pasternak, Khlebnikov, Holan, entre autres. Parmi ses œuvres critiques : *Maïakovski et le théâtre russe d'avant-garde*, *Le masque et l'âme*, *Prague magique*. Ce positionnement particulier l'a marginalisé, il n'est apparu dans une anthologie que tardivement (*Dopo la lirica*, Einaudi 2005). Il se dit lui-même, « invité dans sa propre langue ». Il laisse trois grands recueils de poèmes : *Nouvelles du déluge* (1968-69), *Sinfonietta* (1972), et *Le magnifique violon vert* (1976). En 2006 ont paru ses *Premières et dernières poésies*.

Les poésies de Ripellino se présentent comme un appareil étincelant d'inventions linguistiques, flamboyantes de fantaisies métaphoriques, d'énumérations, de mises en situation théâtrale, appelées à représenter la « grande bouffonnerie de la douleur ». Les recueils sont constitués de poèmes compacts, simplement numérotés, comme s'il s'agissait d'un journal de bord, intime et fantasmatique à la fois.

Dans l'éventail des thèmes, une grande place est réservée à la maladie. Pour des raisons biographiques (il a été tuberculeux, puis diabétique et finalement est mort d'un accident cardio-vasculaire, à 55 ans). Mais la révolte sociale n'en a pas pour autant moins de relief. La maladie du monde, faite de tortures, d'injustices, de violence qui oppriment l'humanité (il fut particulièrement affecté par la tragédie pragoise de 1968 et par le dévoiement de l'utopie communiste), se superpose à la maladie physique, et donnent à la confidence une résonance sarcastique et tragique à la fois. Et encore : la dispersion, l'aliénation comme destin de l'homme, la mort, mais aussi les exorcismes clownesques, le thème du cirque, du travestissement théâtral, du masque grotesque. Et encore : le recours aux hétéronymes farcesques ou non, fictifs ou non, qui recouvrent des abîmes gravité, tout cela pour essayer de survivre. CA

### *Notizie dal diluvio*

29.

*Grande era in me l'invidia per i liberi,  
quando non sfioravo la terra, perché mi  
portavano  
come un re malato in un palanchino,  
quando il Signore si rivelava volubile,  
come un barometro pazzo, quando ero  
scontento,  
come l'asino che porta il vino.  
In quel tempo di túrbini e di nubi,  
di contumèlia e rancura l'Angelo della Morte  
Scese sul mio patibolo a darmi occhi diversi,  
perché nello sfacelo e nella mala sorte  
con altre pupille, frantumi di specchio  
celeste, io scorgessi  
la caparbieta del miracolo e l'orrore del  
gretto  
equilibrio dei sani e la nobile, ahimè, poesia  
del soffrire.  
Ma a che mi serviva questa veggenza  
cerimoniale,  
se io avevo sete di vita banale,  
di ruvide cose, di semplice affetto?*

### **Nouvelles du déluge**

29.

Grande était ma jalousie des allant et venant  
quand je ne touchais pas terre, parce qu'on me portait  
en palanquin comme un roi malade,  
quand le Seigneur se montrait versatile,  
comme un baromètre fou, quand j'étais rétif  
comme l'âne qui porte les burettes.  
En ce temps-là, de tourbillons et de nuées,  
d'injures et de rancœur, l'Ange de la Mort  
se posa sur mon échafaud, pour me donner d'autres  
yeux,  
afin que, dans l'effondrement et le mauvais sort,  
avec d'autres pupilles – éclats du miroir céleste – je  
découvrisse  
l'obstination du miracle et la noble poésie – hélas du  
souffrir !  
Mais à quoi bon cette sagacité d'oracle  
quand j'avais soif de vie ordinaire,  
d'après choses, de simple affection.

35.

*Dove ci incontreremo dopo la morte?  
Dove andremo a passeggio?  
E il nostro consueto giretto serale?  
E i rammarichi per i capricci dei figli?  
Dove trovarti, quando avrò desiderio di te,  
dei tuoi occhi smeraldi,  
quando avrò bisogno delle tue parole?  
Dio esige l'impossibile,  
Dio ci obbliga a morire.  
E che sarà di tutto questo garbuglio di  
affetto,  
di questo furore? Sin d'ora promettimi  
di cercarmi nello sterminato paesaggio di  
sterro e di cenere,  
sui legni carichi di mercanzie sepolcrali,  
in quel teatro spilorcio, in quel vòrtice  
e magma di larve ahimè tutte uguali,  
tra quei lugubri volti. Saprai riconoscermi?*

**Sinfonietta**

36.

*Le parole sparute che io scrivo  
non hanno virtù di salvarmi  
come i talismani e i pentàcoli.  
Mi servono solo a costruire  
senza stregonerie né miracoli  
la mia meschina eternità, la mia buffa  
nicchia di allocco impagliato,  
la mia cupola già verderame, già muffa,  
la mia immagine di trapassato.  
Devo appendere pesi ai piedi del vento,  
sgusciare al nodo scorsoio della luce,  
e rimbrotto la ruggine,  
che già si appresta a sbiadirmi.  
Diranno i nipoti : il signor Gobelino,  
questo archivio di preziosità e anacronismi,  
portava calzoni rigonfi come cipolle,  
un cuore dipinto sul suo balachòn di pierrot,  
un cilindro sghimbescio da music-hall.  
E, anche se affranto da mille malori,  
danzava la vita come un cavallo  
ammaestrato.  
Eppure danzare per lui era difficile come  
percorrere un lungo convoglio sciancato,*

35.

Où nous retrouverons-nous après la mort ?  
Où irons-nous faire la promenade ?  
Et notre habituel petit tour du soir ?  
Nos jérémiades sur les caprices des enfants ?  
Où te trouver quand j'aurai désir de toi, de tes yeux  
étincelants,  
quand j'aurai besoin de tes paroles.  
Dieu exige l'impossible,  
Dieu nous force à mourir.  
Et qu'en sera-t-il de toute cette confusion des  
sentiments,  
de cette colère ? D'ores et déjà promets-moi  
de me chercher dans l'interminable paysage de déblais  
et de cendres,  
sur des navires chargés de marchandise sépulcrale,  
dans ce théâtre minable, ce maelstrom  
et magma d'ombres hélas toutes ressemblantes,  
parmi ces lugubres visages. Sauras-tu me reconnaître ?

**Sinfonietta**

36.

Les mots débiles que je trace  
n'ont pas pouvoir de me sauver  
comme les talismans et les tarots.  
Ils me servent seulement à bâtir  
sans sorcellerie ni miracles  
ma mesquine éternité, ma drôlatique  
niche de hibou empaillé,  
ma coupole déjà verdegriée, déjà moisie,  
mon image de trépassé.  
Il me faut accrocher des poids aux pieds du vent,  
me dérober au nœud coulant de la lumière,  
et je vitupère la rouille  
qui déjà s'apprête à me décolorer.  
Mes petits enfants diront : Monsieur Gobelino<sup>1</sup>  
cet échantillonnage de préciosités et d'anachronismes,  
il portait des pantalons bouffants comme des oignons,  
un cœur peint sur sa houppelande de Pierrot,  
un haut de forme de music-hall de travers.  
Et bien qu'affligé de mille maux,  
il dansait sa vie comme un cheval de cirque.  
Pourtant danser pour lui c'était aussi difficile  
que de remonter un long convoi brinqueballant,

*scavalcando montagne di viaggiatori,  
perché costretto a lottare per ogni filo di  
fiato.*

39.

*Il mio smeraldo mi ha narrato storie verdi,  
fiabe gioiose, fandonie, girandole  
con un sorriso che non voglio più perdere.  
Non voglio andarmene di qui nemmeno  
quando  
il suggeritore si tace e gli attori si struccano.  
Qui, a Bad Wiessee, mi rallegra il guizzante  
biscuit  
di una piccola Kellnerin con fulva parrucca.  
Non voglio ancora finire tra gli angeli dalla  
faccia cotta,  
io viluppo di fiamme d'inferno, piròmane e  
miccia,  
non voglio essere ancora murato, non voglio  
piegarmi come un sassòfono dentro una  
nicchia,  
precipitare nel bàratro come una tröttola.  
Voglio ancora sentirti nitrire, mia dolce  
cavalla.  
Fingerò di non trovare la manica del  
cappotto  
al momento in cui l'oro del teatro diverrà  
scialbo  
e un servo in livrea mi toccherà sulla spalla,  
cortesissimamente dicendomi : Schluss.*

55.

*Andrei con qualcuno, me ne andrei, ma non  
so dove,  
e non posso e non ho con chi andare,  
e mi dibatto invischiato in un cespo di rovi.  
E le sedie sono già capovolte sul tavolo:  
gialle, sventrate, scontorte. Vuol dire  
che dovrei togliere il disturbo?  
Solo che il cielo è uno stomacoso latte bollito,  
e non invita al cammino il caos di questo  
suburbio.  
Sotto le ali annerite del cavalcavia  
fischiano i treni diretti a Perdido,  
ed io non ho bevuto abbastanza,*

en enjambant des monceaux de voyageurs,  
forcé de lutter pour chaque souffle d'air.

<sup>1</sup> Un masque de fantaisie.

39.

Mon émeraude m'en a conté des vertes et des pas  
mûres  
des gaudrioles, des balivernes, des moulins à vent  
avec un sourire que je ne peux plus oublier.  
Je ne veux pas m'en aller d'ici, même lorsque  
le souffleur se tait, et que les acteurs se démaquillent.  
Ici, à Bad Wiessee, je me régale du biscuit alléchant<sup>1</sup>  
d'une petite serveuse d'auberge à perruque fauve.  
Je ne veux pas déjà finir parmi ces anges à face de  
terre-cuite,  
moi, pelote de flammes de l'enfer, pyromane et minet.  
Je ne veux pas encore être emmuré<sup>2</sup>, je ne veux pas  
me replier comme un saxophone dans une niche,  
me précipiter dans le gouffre comme une toupie.  
Je veux encore t'entendre hennir, ma douce cavale.  
Je ferai semblant de ne pas trouver la manche du  
manteau,  
au moment où les ors du théâtre blémiront,  
et où un valet en livrée me touchera l'épaule  
courtoisement me disant : Schluss.

<sup>1</sup> Biscuit : s'agit-il de la porcelaine ou de la glace qu'on  
déguste à demi froide ?

<sup>2</sup> Référence aux cimetières italiens.

55.

Partir avec quelqu'un, je le voudrais bien, mais ne sais  
où,  
et ne puis, n'ai personne avec qui m'en aller,  
et me démène, empêtré dans un taillis de ronces.  
Et les chaises sont déjà sur la table, les pieds en l'air,  
jaunes, éventrées, bancales. Qu'est-ce à dire ?  
que je devrais en finir avec le désordre ?  
Sauf que le ciel est comme du lait bouilli, nauséux,  
et ne m'invite guère à la promenade ce chaos  
suburbain.  
Sous les ailes noircies de l'échangeur  
sifflent les trains directs pour Perdido,  
et moi pas assez bu,

*non ho fumato, non ho ballato, sebbene,  
come un leggendario pianista,  
coi miei lacrimosi notturni, con le mie fughe  
di nènìe  
abbia rotto le scatole all'intero universo.  
Ram Bahadur Thakur di Bombay  
fornisce elefanti allo zoo della nostra città  
meftica,  
ma io da quale santone potrei curare i miei  
nervi,  
la mia malsania,  
io metallo torturato  
a sembianza di Cristo,  
da quale santone,  
io naviglio in perenne avaria,  
così ligio al rituale della depressione?*

pas assez fumé, dansé, bien que,  
comme un célébrisime pianiste,  
avec mes nocturnes larmoyants, mes fugues  
d'enterrement,  
j'aie passablement cassé les burettes à l'univers entier.  
Ram Bahadur Takur, de Bombay  
fournit en éléphants le zoo de notre cité méphitique,  
mais moi, quel gourou pourrait soigner mes nerfs,  
mon état maladif ?  
pour moi, métal trituré  
à l'image du Christ,  
quel gourou ?  
moi, navire éternellement au radoub,  
tellement soumis au rituel de la dépression.

56.

*Sono un piccolo agente di commercio,  
con referenze e conoscenza di qualche  
linguaggio,  
e con la bombeta sul capo come i cocchieri di  
Ostenda,  
e un pastrano topesco e leccio.  
Smanio e recito perché qualcuno mi senta  
e si accorga che esisto.  
Scrivo la sera, come suol dirsi, a tempo  
perso,  
perché le crevettes non abbiano freddo al  
mercato.  
Scrivo i miei sfoghi di povero cristo,  
smanio e racconto come un vecchio soldato,  
ma non ho più la parlantina occorrente,  
e il campionario è già stinto,  
il mio albero di metafore un tempo stupende,  
e la scrittura è decrepita, stolta.  
Dov'è il mio furore di vivere, il mio barocco?  
Stanco, mi fermo a guardare con invidia  
talvolta  
la dolce follia dei bambini che giocano.*

56.

Je suis un petit commercial,  
avec références et connaissances de quelques langues,  
et le melon sur la tête comme les cochers d'Ostende,  
et un pardessus rapiécé et crasseux.  
Je me démène et déclame pour que quelqu'un  
m'entende,  
et s'aperçoive que j'existe.  
J'écris le soir, à mes moments perdus comme on dit,  
pour que les crevettes n'aient pas froid au marché.  
J'écris mes épanchements de pauvre Christ,  
je me démène et radote comme un vieux soldat,  
mais je n'ai plus la faconde qu'il faudrait,  
et mon carnet d'échantillons a perdu ses couleurs,  
mon arbre à métaphores autrefois superbes,  
et l'écriture est décrépité et arriérée.  
Où sont passés ma fureur de vivre, mon art baroque ?  
Fatigué, je m'attarde à regarder parfois avec envie,  
la douce folie des enfants qui jouent.

### **Lo splendido violino verde**

19.

*Il cappellaio Aurevoir è morto ieri a Parigi.  
Lungo la Senna balbetta una folla di foglie.  
Parigi ricalca i suoi rami nudi  
nella cartacarbene del cielo.  
Il negozietto a rue de Rennes è chiuso.*

### **Le magnifique violon vert**

19.

Le chapelier Aurevoir est mort hier soir à Paris.<sup>1</sup>  
Le long de la Seine une foule de feuilles balbutie,  
Paris décalque ses branches nues  
sur le papier carbone du ciel.  
Le petit négoce de la rue de Rennes est fermé.

*Piangono le pagliette come tortore,  
batte le ciglia il nero dei cilindri,  
le bombette sono uova di gelo.  
Aurevoir è morto ieri a Parigi.  
Straziante, insulso, disperato autunno,  
o Cole Porter.*

Les paillettes pleurent comme des tourterelles,  
Le noir des hauts de forme bat des cils,  
les melons sont des œufs en gelée.  
Aurevoir est mort hier soir à Paris.  
Automne désespéré, insipide, déchirant,  
ou Cole Porter.

<sup>1</sup> « Monsieur Miroir marchand d'habits / est mort hier soir à Paris ». (Ph. Soupault)

86.

*Astres! je ne veux pas mourir! J'ai du génie!  
Jules Laforgue (Éclair de gouffre)*

86.

*Astres ! je ne veux pas mourir ! J'ai du génie !  
Jules Laforgue (Éclair de gouffre)*

*Sonare su un violino in fiamme  
una mia seguidilla,  
prima che cada il sipario come una  
ghigliottina.  
Mi piace il fragore, il bailamme,  
ma la mia vita arlecchina,  
veliero viluppo di stracci,  
con la sua gracile chiglia  
si impiglia in un groppo di ghiacci.*

Jouer sur un violon en flammes  
une de mes séguedilles,  
avant que tombe le rideau comme une guillotine.  
Le fracas me plaît, le tohu-bohu,  
mais ma vie arlequine,  
ce voilier, ce tas de chiffons,  
avec sa quille frêle s'embouque dans un ban de glaces.

*Avanzare con grandi falcate di goffa pavana,  
gonfiarsi come una rana.  
Riempire di propri scartafacci la stiva,  
sognare che il nome  
fra tanto oblio sopravviva.*

Avancer de traviole à grands pas de pavane,  
s'enfler comme une grenouille.  
Bourrer la cale d'incurables brouillons.  
Rêver que son nom  
Survit dans tant d'oubli.

*Quanta enfasi, quanta arroganza cetrulla.  
O vita, o Hanna Schygulla,  
sciantosa di varietà, sulla riva  
del Nulla.*

Que d'enflure, d'arrogante bêtise.  
O vie. O Hanna Schygulla,  
chanteuse de variété, sur la berge  
du Néant.